

IL SERA CE SOIR  
(1<sup>re</sup> ch. 20 h. 30)  
SUR LE "GRAND  
ÉCHIQUIER"

# POUR BRASSENS C'EST TOUJOURS LES COPAINS D'ABORD

En sautant allègrement d'une chaîne à l'autre, Jacques Chancel a troqué la couleur de Sabbagh pour le noir et blanc de Dordhain. Abandonné « Le Grand Amphi » au profit du « Grand (le qualificatif demeure) Echiquier », que vous découvrirez ce soir-même à 20 h. 30. Ce coup d'essai, peut-être de maître, nous vaudra entre autres rendez-vous attendus la présence trop rare mais familière de Georges Brassens.

Non point que cet ours — une stupide légende à propos — boude la télévision. C'est simplement que ses apparitions, d'une parcimonie extrême, sont dictées par le seul bon sens :

— Rien de raisonné là-dedans. C'est seulement une évidence. Disons que je ne me trouve pas tellement fait pour le petit écran. Je suis planté devant la caméra, statique, avec une guitare, avouez que ça n'a vraiment rien d'un spectacle. Et puis, je ne suis pas un forcené de la scène, seulement un auteur qui chante ses chansons quatre-vingt-cinq mois tous les deux ans. Un point c'est tout.

Voilà pourtant, que malgré ses jolies phrases, Brassens a quitté sa retraite, interrompu sa cadence, son silence, pour débarquer sur l'une des cases du « Grand Echiquier ». Parce qu'il souhaitait faire plaisir à Chancel, un acharné en l'occurrence. Un copain aussi. Or, les copains pour Brassens, c'est sacré :

— Finalement, c'est celui qui insiste le plus, qui me voit arriver ! En général, je commence par refuser. Je dis carrément à Pierre ou Paul « non, tu m'emmerdes ! ». Mais si le type revient à la charge, s'il me réclame un tant soit peu, j'accepte. Pas par faiblesse, par gentillesse. **NO CONFONDONS PAS !**

Outre les sympathies qui entrent grandement en ligne de compte dans les décisions du « père Brassens », il y a sa générosité bourruée, illimitée :

— Après tout, si l'on a tellement envie de m'avoir c'est que l'on y tient. Peut-être bien aussi que cela sert ! N'empêche, entre Chancel, aujourd'hui, et François Chatelet, qui me filmera mercredi prochain, en direct, de Bobino, en train de donner mon récital, un bon document pour une rétrospective ! remarque-t-il goguenard, je perds du temps sur mon programme.

Or, en octobre prochain, ce sera la rentrée de Georges à Bobino, justement avec, à la clé, une belle douzaine de nouvelles chansons...

— Généralement, je commence à me mettre au travail en janvier-février, en me gardant toujours un peu de marge, à cause de mes reins...

Si la question mise en place de son tour de chant ne le préoccupe pas outre mesure, Brassens aime assez que l'on aime ses œuvres :

— Ce n'est pas moi qui trait ennuyer les machinistes. Je suis en effet plutôt du genre facile et assez naturel. Mais, d'un autre côté, je suis comme tout le monde : content que l'on apprécie mes chansons. Notez que le contraire ne me fera pas sangloter, et

que je n'en mourrai vraiment pas !

Autre légende à démolir : croire qu'une assistance pieusement recueillie le flatte :

— Je chante. On écoute. Bén, mais tout ça n'est pas grave et le style « faut pas troubler la messe » n'est pas pour moi !

Le sujet des critiques abordé, l'œil de Brassens devient rigolard, et le sourire suit le mouvement sous la célèbre moustache en tablier de sapeur :

— On fait des enfants, et après faut les défendre, n'empêche, j'enrage lorsque j'entends des gens n'y connaissant strictement rien, ruminer, alors que mes musiques sont destinées à ajouter aux mots un charme, une couleur, que « Brassens c'est monotone, toujours pareil ! ». De toute manière « ceux qui savent me devinent, et pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas me comprendre, j'amoncellerai sans fruit les explications », Baudelaire, préface des « Fleurs du mal... ».

Poète parmi les poètes, Brassens en effet, connaît ses classiques. Et les cite à bon escient.

M.-D. LANCELOT.

*L'Aurore*

**12 janvier 1972**